Le traducteur comme lecteur. Lecture(s) de Diderot par Tadeusz Boy-Zelenski

The translator as reader : Tadeusz Boy-Zelenski's Diderots

Marcin Cienski

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5296>

DOI : 10.4000/rde.5296

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2015

Pagination : 167-181

ISBN : 978-2-9520898-8-3

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Marcin Cienski, « Le traducteur comme lecteur. Lecture(s) de Diderot par Tadeusz Boy-Zelenski », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 25 novembre 2017, consulté le 31 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5296> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5296>

Marcin CIÉŃSKI

Le traducteur comme lecteur. Lecture(s) de Diderot par Tadeusz Boy-Żeleński

À l'époque des Lumières polonaises (1764-vers 1820), la culture et la littérature françaises étaient très présentes et très visibles en Pologne, sans que la réception des œuvres soit systématique. On lisait beaucoup d'auteurs français du moment ; on traduisait, paraphrasait, mettait en scène beaucoup de leurs pièces, mais un grand nombre d'entre eux, importants, populaires ou jouissant d'une certaine autorité en France, étaient pratiquement inconnus des Polonais. Parmi les écrivains français les plus remarquables du XVIII^e siècle, les plus lus en Pologne étaient Voltaire et, dans une moindre mesure, Rousseau et Montesquieu. Les œuvres de Diderot, en revanche, n'étaient, semble-t-il, pratiquement pas connues.

La manière dont ses œuvres étaient diffusées en France était en grand partie responsable de leur faible présence sur le marché éditorial accessible aux lecteurs polonais, même aux élites (alors que les librairies de Varsovie étaient en mesure de fournir à leur clientèle les nouveautés françaises 3 à 4 semaines après leur parution). En revanche, l'*Encyclopédie* jouissait d'un grand prestige – et d'une grande popularité auprès des élites – même si les Polonais ne l'associaient pas nécessairement au personnage de Diderot. Elle était perçue plutôt comme un ouvrage d'information, et non dans sa dimension philosophique et politique. Comme l'écrit Ewa Rządowska, « il n'y a pas en Pologne [au XVIII^e siècle] de polémique organisée ni conséquente contre l'*Encyclopédie*. La littérature réactionnaire des "sarmates" s'attaque principalement à Voltaire, publie de nombreux écrits anti-déistes, mais les voix qui s'élèvent contre l'*Encyclopédie* sont peu nombreuses »¹.

1. E. Rządowska, *Encyklopedia i Diderot w polskim Oświeceniu*, Wrocław 1955, Ossolineum, p. 29.

Ainsi, même si Diderot jouissait à l'époque d'un important prestige en Pologne (comme philosophe et personnage public), en particulier dans l'entourage du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, son influence était surtout indirecte, aléatoire et fragmentaire, et ses œuvres n'étaient pas traduites².

Cette situation se prolongea au XIX^e et au début du XX^e siècle, en dépit des influences françaises toujours très fortes dans la culture polonaise et du rôle de modèle que jouait la culture française pour cette dernière (son aura était parmi les plus importantes, à côté de celles de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Russie). La présence de Diderot dans la culture littéraire polonaise de l'époque était – soulignons-le encore une fois – peu marquée, dispersée, voire ponctuelle. Son cas était d'ailleurs assez fréquent pour un auteur des Lumières. Le désintérêt pour une grande partie des auteurs français des Lumières venait avant tout du fait que pour la littérature polonaise de cette époque, où l'État polonais n'existait pas (1795-1918), la principale préoccupation était le retour à l'indépendance. L'intérêt se portait donc plutôt sur les problèmes politiques et sociaux, et non sur les questions philosophiques, en particulier celles qui relevaient de l'héritage des Lumières. Le mouvement romantique prédominant à partir des années 1820, avec sa conception particulière de l'individualisme et son messianisme dans la façon d'aborder les problèmes nationaux limitait fortement la réception de la pensée et de la littérature des Lumières, même si l'influence toujours plus faible de celles-ci est demeurée visible jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Il faut en outre rappeler que, la langue française étant très répandue chez les élites, point n'était besoin de traduction pour connaître les auteurs français des Lumières, et que pour un large public de lecteurs, une bonne connaissance de la littérature française (même s'il s'agissait plutôt de littérature contemporaine) était une marque de bonne éducation. L'absence d'État polonais avait également une incidence sur la réception de la littérature française puisqu'elle empêchait la mise en place d'un marché éditorial national. C'est pourquoi la réception avait beau être importante et présenter de multiples facettes, elle manquait de systématisme, en particulier dans le cas de la littérature plus ancienne, et une grande partie des œuvres majeures n'étaient pas traduites.

2. À l'exception de *Père de famille*, traduit à deux reprises, par F. Zabłocki et W. Bogusławski, voir: M. Cieński, "Ojciec dobry": Diderot i Zabłocki, in: *Dramaty Franciszka Zabłockiego: interpretacje*, dir. M. Cieński et T. Kostkiewiczowa, Wrocław 2000, p. 13-28.

C'est dans ce contexte que Tadeusz Żeleński (1874-1941), connu sous le pseudonyme de Boy (mais souvent appelé Boy-Żeleński³) commence, à la fin de la première décennie du XX^e siècle, son activité de traducteur. Celle-ci représente un des nombreux champs d'activités de cet écrivain prolifique et plutôt excentrique, parmi lesquels on trouve des domaines aussi apparemment éloignés les uns des autres que le cabaret, l'étude des œuvres de Mickiewicz et Fredro, la critique théâtrale régulière, la promotion de la maternité responsable et la participation à de nombreuses campagnes en faveur de la modernisation de la société.

Boy-Żeleński a été l'un des personnages publics et culturels les plus caractéristiques et les plus marquants de la Pologne indépendante de l'entre-deux-guerres. Médecin de formation (il a exercé dans sa jeunesse), il s'est cependant attaché surtout à son activité littéraire, endossant de nombreux rôles (poète, chercheur en littérature, feuilletoniste, critique, traducteur, publiciste), touchant à de nombreux genres, ce qui réclamait de lui à la fois une bonne plume et une énorme capacité de travail. Sa participation à la vie publique en qualité de publiciste (il traitait surtout les affaires sociales et culturelles) l'a amené à faire autorité non seulement en littérature, mais aussi comme leader d'opinion publique (il défendait le courant moderniste, tendance de gauche). Il a gagné de l'importance et de l'influence par son activité dans de nombreux domaines et grâce au parti qu'il a su tirer de ses différents canaux de communication. La biographie de Boy et ses différentes campagnes sociales et culturelles présentent un témoignage spectaculaire à la fois de son activité intellectuelle et du potentiel culturel de la Pologne dans les premières années de son indépendance en 1918.

Dans ce qui va suivre, je ne m'occuperai cependant que d'une seule des campagnes de Boy, dont le but était de rendre la culture française accessible aux Polonais : son importance n'est pas seulement le résultat de son activité littéraire, mais précisément du fait qu'il intervenait sur de nombreux plans, d'une manière – pourrait-on dire – cumulée. Les différents objectifs qu'il s'était fixés ont donc été atteints, avec une efficacité renforcée par son autorité personnelle. En partant dans ce sens, je me concentrerai sur la façon dont Boy-Żeleński – intervenant en tant que traducteur et historien (non professionnel) de la littérature – a imposé au public polonais sa vision de la littérature française (qui continue de faire autorité aujourd'hui), et sur la façon dont il a interprété l'œuvre de Diderot, contribuant ainsi à former le modèle de lecture polonaise de cet écrivain.

3. J'utilise indifféremment ces noms dans la suite de l'article.

Il est clair que la démarche de Boy en matière de traduction de littérature française et de transmission de savoir sur cette littérature a eu un caractère systématique. À un certain moment, elle a consisté dans la réalisation d'un plan clairement tracé. Ce plan avait pour but de créer un canon de textes, mais aussi, reposait sur de grands principes d'interprétation que Żeleński a formulés *expressis verbis* en 1921, lorsqu'il a publié son *Antologia literatury francuskiej* [*Anthologie de la littérature française*], un ouvrage de 500 pages qui contient ses propres traductions de chefs d'œuvre français (mais il faut signaler que ses premières traductions, de Balzac et Molière, ont été faites en 1909)⁴. Il écrit dans l'introduction de cette *Anthologie* :

Nous Polonais avons vécu privés de liberté tout le siècle dernier, et, avant cela, nous avons eu droit à deux siècles d'obscurantisme quasi absolu. Tant d'accès à la réflexion nous ont été fermés, tant de domaines de la vie de l'esprit ont été mutilés chez nous ! Les carences de notre univers intellectuel sont de loin plus importantes que de tout autre. La littérature contemporaine ne peut doter l'esprit de véritable culture, elle est par trop le reflet du moment présent, elle comporte trop de composantes éphémères, elle manque de densité. Plusieurs siècles sont nécessaires pour mitonner un bouillon de culture qui nourrisse la réflexion. Il nous faut donc nous tourner vers la France pour y trouver ce qui nous manque. Tout comme elle est notre alliée naturelle en politique, elle est notre formatrice confirmée en réflexion. Nous avons de merveilleux écrivains romantiques, faisons des auteurs français nos classiques !⁵

La pensée qui a présidé à toute la démarche traductive de Boy est formulée dans cette dernière phrase. Elle a orienté toute la stratégie de traduction adoptée : une stratégie reposant sur un fondement historique, impliquant une interprétation particulière du passé de la culture et de la littérature polonaises. Mais il convient de remarquer un paradoxe : selon ces principes de Boy, ce sont la littérature polonaise et son histoire qui forment la base et la clé de l'interprétation de la littérature française. C'est ainsi que cette grande littérature « centrale », qui compte parmi les plus importantes au monde, va être lue à

4. Voir B. Winklowska, *Tadeusz Żeleński (Boy). Twórczość i życie*, PIW, Warszawa 1967, p. 52.

5. T. Żeleński (Boy), wstęp do *Antologii literatury francuskiej*, in: *Pisma*, t. 14, *Antologia literatury francuskiej*, PIW, Warszawa 1958, p. 43-44 ; cité d'après : E. Skibińska, "« C'est la faute à ... Boy » : Les traductions « canoniques » sont-elles un obstacle à la retraduction ?", in : *Autour de la retraduction. Perspectives littéraires européennes*, sous la dir. de Enrico Monti et Peter Schnyder, Mulhouse, Orizons, 2011, p. 413.

travers le prisme d'une littérature « périphérique »⁶, celle d'un pays qui n'existait pas : la « Pologne, c'est-à-dire nulle part ». Voilà donc une lecture dans laquelle la perspective polonaise va être imposée à la littérature française : une interprétation très singulière, « coloniale à rebours », pourrait-on dire.

En plus, Żeleński va s'en servir pour créer son canon de textes de littérature française destiné au public polonais. Ce nouveau canon français à l'usage des Polonais devait, selon lui, « sauver » la littérature polonaise des ennuis dans lesquels l'avaient précipitée le romantisme (surtout), mais aussi le XVII^e siècle sarmate (si différent du classicisme français du siècle de Descartes et de Louis XIV).

Cette conviction du caractère missionnaire des traductions de Boy envers la littérature polonaise a été acceptée et soutenue non seulement par ses contemporains, mais aussi – à maintes reprises – après sa mort. Citons à ce propos l'introduction de Jan Błoński à l'*Anthologie de la littérature française* de Boy lors de sa réédition dans les *Écrits* [Pisma] : « [c'est là] le plus grand mérite et l'originalité de Boy : en traduisant des textes qui n'avaient absolument aucun équivalent chronologique en polonais, il a su – si l'on peut dire – créer un style polonais fictif (qui n'existait pas [au XVII^e siècle] classique, qui n'était pas celui qui fut (car il n'y en avait point), mais celui qui « aurait dû » être. [...] On peut ainsi plaisanter en affirmant que dans ses traductions, Boy a écrit un pan entier (qui était absent) de l'histoire de la littérature polonaise... »⁷.

C'est pour accomplir cette œuvre de « guérison » (Żeleński n'était pas médecin seulement de son état, mais aussi par vocation) que la « Bibliothèque de Boy » est créée en 1924. L'entreprise est d'abord réalisée en coopération avec plusieurs éditeurs, puis, lorsqu'ils font faillite, financée par la famille Żeleński, ce qui, sur fond de la situation économique de la Pologne à cette époque, représente un effort énorme et de continuels problèmes d'argent. La raison essentielle pour laquelle Boy s'est lancé dans cette entreprise épuisante et hasardeuse était son intention de traduire et de publier toute la *Comédie humaine*, qui a représenté la deuxième grande étape de ses activités dans le domaine du transfert de la littérature française en Pologne (après la première, rappelée ci-dessus, qui s'est concentrée sur la « construction » d'un classicisme polonais à base de matériaux français). La troisième étape devait avoir pour dominante la traduction d'*À la recherche du temps perdu*.

6. Concernant l'opposition « littérature centrale » vs « littérature périphérique », voir : I. Even-Zohar, "The Position of Translated Literature within the Literary Polysystem", *Poetics Today* 11 : 1 1990.

7. J. Błoński, *Szekspear przekładu*, [in:] T. Boy Żeleński, *Pisma*, t. 14, op. cit., p. 9.

Mais pendant ces trois étapes, Boy s'occupe aussi de traductions d'œuvres extérieures à ces grandes directions, et c'est ainsi que paraissent dans sa « Bibliothèque » plus de cent volumes de traductions d'auteurs français de toutes les époques⁸. On a souvent souligné l'intérêt particulier de Żeleński pour les Lumières françaises, et cela se voit très bien dans les listes dressées par Joanna Żurowska : il a traduit 13 auteurs du XVIII^e siècle, contre seulement 6 du XVII^e, 9 du XIX^e et 3 du XX^e⁹. Leurs noms énumérés dans l'article de Żurowska montrent bien que le traducteur a abordé systématiquement la littérature de ce siècle, mais aussi, dévoile assez clairement ses préférences : Marivaux, Lesage, Montesquieu, l'Abbé Prévost, Crébillon fils, Voltaire, Diderot, Rousseau, Choderlos de Laclos, Bernardin de Saint-Pierre, M^{lle} de Lespinasse, Chamfort, Beaumarchais. Abstraction faite du nombre d'œuvres de chacun d'eux traduites par ses soins, il convient de préciser ici que, pratiquement parlant, ses traductions de certaines œuvres (pas seulement du XVIII^e siècle) demeurent aussi les seules que lit le lecteur polonais aujourd'hui.

Comme l'a remarqué Elżbieta Skibińska : « [...] la traduction de Boy n'est pas toujours la première ni la seule : il existe des séries de traductions de *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Candide*, *les Lettres persannes...* (de même qu'il existe des traductions antérieures de certains romans de Balzac...). Mais chez les lecteurs et dans le circuit des maisons d'édition, ce sont les traductions de Boy que l'on retrouve. Les traductions plus anciennes n'intéressent que les historiens de la littérature et – plus rarement – les chercheurs en traduction »¹⁰. Le titre de l'étude dont cette citation est tirée se présente sous la forme d'une question : Peut-on traduire la littérature française ancienne après Boy ? La réponse est qu'il existe quelques rares exceptions (surtout des traductions de Molière, et pour la littérature plus récente, des essais de retraduction de Proust), et tout un ensemble de raisons pour lesquelles personne aujourd'hui n'essaie de reprendre les traductions de Żeleński, malgré les défauts et imperfections qu'on a pu y déceler (je reviendrai sur cette question plus loin).

Autrement dit, Boy a réussi à créer un canon de littérature française en Pologne, et ce, à deux niveaux. Premièrement, au niveau des

8. Cf. J. Żurowska, « La "Bibliothèque de Boy" : origine et fonctions », in : *Transfert des cultures par le biais des traductions littéraires*, dir. Stanisław Jakóbczyk, Bruxelles-Paris, AIMAV – Didier Érudition, 1999, p. 21-34.

9. J. Żurowska, op. cit., p. 29. En termes de volumes de textes traduits, le XIX^e s. viendrait cependant en tête avec ses traductions de Balzac.

10. E. Skibińska, « Czy po Boyu można tłumaczyć dawną literaturę francuską? O kłopotach z "przekładem kanonicznym" », [in:] *Europejski kanon literacki*, dir. Elżbieta Wichrowska, Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego, 2012, p. 187.

choix. Les lecteurs croyaient – et continuent de croire – que Żeleński a traduit tout ce qui valait la peine d’être traduit de la littérature française existante à son époque. Pour plaisanter, on pourrait dire que si un auteur (ou une œuvre) n’apparaît pas dans la liste de Boy, c’est sur lui (sur elle), et pas sur le choix de Boy que plane le doute. Il continue de faire autorité non seulement pour le grand public, mais aussi pour les spécialistes, et surtout pour beaucoup de polonistes et de chercheurs en littérature pour qui sa vision des œuvres concernées et son approche de l’histoire de la littérature française (qui datent de la première moitié du XX^e siècle) continuent d’être la seule approche scientifique pertinente.

À un second niveau, le canon créé par Boy se rapporte à des textes précis. L’autorité de Boy en tant que traducteur capable de reconnaître et de restituer les caractéristiques et la richesse des œuvres s’est bâtie relativement vite après le début de son activité dans ce domaine. Le ton a été donné par une étude intitulée *Boy comme traducteur*, de Waław Borowy, historien de la littérature et chercheur en traduction. Publiée en 1922, cette étude est une longue analyse de cent pages de la stratégie et des solutions concrètes adoptées par Boy dans ses traductions. En résumant le travail du traducteur, Borowy y formule de nombreux éloges qui, par la suite, deviendront éléments de l’*opinio communis* en étant répétés sans vérification¹¹.

L’autorité de Boy comme traducteur et spécialiste de la littérature française persiste aujourd’hui. Les multiples rééditions de ses traductions à l’époque socialiste, à grands tirages (surtout dans le cas des « lectures scolaires » comme par exemple le *Père Goriot* ou *Candide*), y ont pour une part contribué.

Actuellement, les mécanismes du marché renforcent eux aussi cette « intangibilité » de l’autorité de Boy. Pour les éditeurs, financer une nouvelle traduction est un investissement risqué, car le besoin du marché en textes de littérature ancienne (pas seulement française) est faible, et le système éducatif qui l’entretenait par sa liste de lectures scolaires obligatoires il y a peu de temps encore (au début du XXI^e siècle) a récemment réduit considérablement le nombre de lectures relevant de la littérature ancienne, y compris polonaise.

Cet éclairage sur l’importance de Boy en tant qu’autorité polonaise en matière de littérature française était indispensable pour montrer maintenant sa spécificité en tant que lecteur de Diderot. La lecture de *Jacques le fataliste* effectuée par Boy a eu des conséquences fondamentales sur l’image de son auteur en Pologne, car elle s’est répercutée

11. Voir à ce propos E. Skibińska, “« C’est la faute à ... Boy » : Les traductions « canoniques » sont-elles un obstacle à la retraduction?”, op. cit., p.

dans la manière de réaliser la traduction et dans l'orientation donnée à la réception de l'écrivain en Pologne. Il n'est bien sûr pas possible de présenter ici une image complète de la réception de Diderot aujourd'hui, même en se limitant aux traductions de ses œuvres et en opérant à des raccourcis, donc je ne présenterai, en principe, que ce qui, dans cette réception, est imputable à Boy.

La première édition de sa traduction de *Jacques le fataliste* est parue à Cracovie en 1915, avec un *Avant-propos du traducteur*¹². La deuxième édition revue par le traducteur est sortie en 1920 à Varsovie en tant que tome 22 de la « Bibliothèque de Boy » ; elle comprend une introduction et des notes du traducteur. L'édition suivante est parue dix ans plus tard, puis la traduction a été republiée après la Seconde Guerre mondiale, en 1946 et 1949, et en 1953 quand les éditions Państwowy Instytut Wydawniczy en ont sorti une « nouvelle édition ». Il y a eu ensuite tous les un ou deux ans de nouvelles rééditions, toujours accompagnées de la même introduction de Boy, celle-ci se présentant toujours sous la même forme. Au total, on compte 30 éditions de *Jacques le fataliste* entre 1945 et 2010, ce qui en fait, avec *Candide*, l'œuvre de prose française du XVIII^e siècle la plus souvent rééditée en Pologne. L'introduction à *Jacques le fataliste* est en revanche parue dans une version modifiée, dès 1920, dans les volumes contenant les études de Boy sur la littérature française (qui, pour la plupart, avaient aussi servi à l'origine d'introductions à ses traductions)¹³. Un recueil de ces études, indépendamment de leur reprise dans les *Écrits*, a été publié séparément en 1956, en deux volumes, sous le titre de *Ébauches sur la littérature française* [Szkice o literaturze francuskiej]. D'une manière générale, les textes de Boy consacrés aux auteurs et œuvres français et publiés sous diverses formes éditoriales ont pendant de longues années joué un rôle de « substituts » d'histoire de la littérature française pour le public polonais (il a fallu attendre 1963 pour que la traduction de l'ouvrage de Lanson et Tuffrau sorte en Pologne).

12. Les données sur les éditions des traductions de Boy, des traductions polonaises de Diderot et d'autres auteurs sont tirées de : B. Winklowska, *Tadeusz Żeleński (Boy). Twórczość i życie*, PIW, Warszawa 1967 ; *Bibliografia literatury tłumaczonej na język polski wydanej w latach 1945-1976*, I, Czytelnik, Warszawa 1977 ; *Bibliografia literatury tłumaczonej na język polski wydanej w latach 1977-1980*, III, Czytelnik, Warszawa 1983 ; revue annuelle *Ruch Wydawniczy w liczbach*, Warszawa, Biblioteka Narodowa, années 1956-2011 ; Ł. Gołębiewski, *Rynek książki w Polsce*, années 1998-2005 ; catalogues en ligne : (<http://alpha.bn.org.pl> ; <http://www.bu.uni.wroc.pl/katalog/>).

13. Elle a également été réimprimée dans un des volumes publiés sous le titre collectif de *Mózg i pleć. Studia z literatury francuskiej* (série III, 1928), qui ont été ensuite repris sous cette forme dans les *Écrits* de Boy en 1957.

Un facteur important pour la lecture de *Jacques le fataliste* par Boy semble aussi être le contexte dans lequel sa traduction a été réalisée puis publiée. Commençons par les informations bibliographiques. En 1912, paraissent sa traduction des *Liaisons dangereuses* et son intégrale des œuvres de Molière en six volumes. L'année 1914 voit paraître sa traduction de la *Vie des dames galantes* de Brantôme. En 1915, outre *Jacques le fataliste*, il publie ses traductions de Rabelais sous le titre de *Gargantua et Pantagruel, et œuvres mineures*, son premier volume des *Confessions* de Rousseau, et un petit volume d'*Élégies* de Verlaine. L'année 1916 apporte une édition en deux tomes des *Comédies* de Marivaux, et 1917, les *Comédies* de Beaumarchais, l'*Histoire de Tristan et Iseut*, l'*Adolphe* de Constant, la *Colomba* de Mérimée, le *Grand Testament* de Villon, les *Essais* de Montaigne, l'*Histoire de Manon Lescaut et du Chevalier des Grieux* de Prévost, et les *Contes philosophiques* (dont *Candide* et *Zadig*) de Voltaire.

Ses traductions suivantes de Diderot paraissent en 1919 dans la revue „Maski”, et sont reprises avec d'autres dans un volume intitulé *Ceci n'est pas un conte* publié en 1920 avec une introduction *Du traducteur*. Ce volume comprend les œuvres suivantes : *Ceci n'est pas un conte*, *Supplément au voyage de Bougainville*, *Entretien d'un père avec ses enfants*, *Madame de La Carlière*, *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de **** et *Les Deux Amis de Bourbonne*. Il sera publié en 1931 en tant que volume 57 de la « Bibliothèque de Boy », puis en 1949 et 1969. Le mot *Du traducteur* de ce volume, daté de juillet 1920 à Cracovie, se termine par les mots suivants : « J'espère avoir l'occasion de revenir encore à l'œuvre de Diderot et de l'éclairer de manière plus exhaustive ; ces quelques mots devraient suffire pour “introduire dans le monde” ce petit volume d'œuvres mineures sorties de la plume de l'auteur de l'*Encyclopédie* pour son propre plaisir et délassement »¹⁴. Boy ne réalisera pas ce projet : son ébauche intitulée *Encyclopédie de style Pompadour*, imprimée en 1931, est consacrée à cette œuvre plutôt qu'à son rédacteur, et une autre ébauche, en marge de sa correspondance avec Sophie Volland, publiée en 1932 et ayant pour titre *Les bons conseils de dame Sophie*, se rapporte davantage à la personne de Diderot¹⁵.

Bien sûr, après 1920, Boy s'occupe encore de Diderot à l'occasion des rééditions de sa traduction de *Jacques le fataliste* et de la parution de nouveaux essais, mais il est difficile d'y voir un véritable retour à

14. Cité d'après l'édition de D. Diderot, *To nie bajka*, trad. T. Żeleński-Boy, Warszawa 1949, Książka i Wiedza, p. 7.

15. Ce titre cache une plaisanterie : la femme de Żeleński s'appelait Zofia (Sophie), et dans l'introduction, l'auteur signale à ses lecteurs que ce n'est pas de ses conseils qu'il s'agit.

l'écrivain. En outre – et c'est plus important –, il ne revient plus à Diderot en tant que traducteur¹⁶. On peut certainement l'expliquer par un ensemble de raisons concourantes, dont sa baisse d'intérêt pour le XVIII^e siècle alors qu'il entreprend les traductions de Balzac et de Proust – je l'ai déjà évoqué tout à l'heure. Mais on est en droit de penser que la raison la plus importante de cet état de choses réside dans son attitude particulière de lecteur de *Jacques le fataliste*, dans sa lecture subjective par laquelle il a établi un classement par ordre d'importance des œuvres de Diderot (pour lui-même, mais aussi pour le public polonais). Mais avant de passer à cette question – comme je l'ai annoncé – quelques informations sur le contexte biographique de la naissance de la traduction de *Jacques le fataliste*.

L'avertissement *Du traducteur* précédant sa traduction et daté de juin 1915 se termine ainsi : « Goethe a dit de ce conte qu'il est un „repas de tous points excellent et servi avec une admirable entente de l'art du cuisinier et du maître d'hôtel réunis”. Nos palais ont aujourd'hui un goût que je ne dirai pas plus raffiné, mais différent ; toutefois, il est parfois bon, pour changer, de goûter à ces mets délicats qui faisaient le délice de nos arrière-arrière-grands-pères. C'est dans ce sens que je publie le présent petit volume, même si le moment n'est pas des plus favorables pour se tourner vers le passé et les goûts des „classiques”. Ce travail aura été un agréable délassément parmi les autres obligations, parfois plus tristes, que le moment présent m'a imposées »¹⁷. Boy était médecin des chemins de fer depuis le milieu de l'année 1908, mais le 10 juin 1915, il fut appelé au service militaire pour travailler dans un hôpital du centre de Cracovie où il devait passer des journées entières.

Comme il l'écrit dans ses souvenirs : « Passant toute la journée à rédiger en allemand, à fabriquer de faux rapports en allemand, je consacrais tout mon temps en dehors du service – et si possible, pendant le service aussi – à mes chers travaux », c'est-à-dire à la lecture et à ses traductions¹⁸. Son service médical devient encore plus contraignant à partir du début de 1916, où il doit maintenant passer un jour sur deux à l'hôpital, et les autres jours au poste d'infirmerie de la gare

16. Une autre explication probable est qu'il ne voulait pas retraduire des œuvres déjà traduites, à savoir *Le Neveu de Rameau* et *La Religieuse*. Voir B. Palus, « Zakonnica » *Denisa Diderota : laboratorium iluzji, czyli czego nie powiedziano polskiemu czytelnikowi*, “Wiek Oświecenia”, 29/2013, p. 53-57.

17. Cité d'après l'édition : T. Żeleński-Boy, *Od thumacza*, in: D. Diderot, *Kubuś Fatalista i jego pan*, trad. T. Żeleński-Boy, Warszawa 1984, PIW, p. 9-10 (cette édition a été tirée à 50 000 exemplaires).

18. B. Winklowska, op. cit., p. 89.

de Cracovie. Malgré la légèreté avec laquelle il en parle dans ses notes autobiographiques, il s'acquitte consciencieusement de ces obligations pour lesquelles il recevra une haute distinction. Voilà donc les conditions dans lesquelles il a traduit les œuvres énumérées tout à l'heure, ce qui peut (en partie) expliquer les nombreuses imperfections de ses traductions. Il avait accès à la Bibliothèque Jagellonne, qui était très bien fournie, mais évidemment, en temps de guerre, celle-ci n'était pas en mesure de se tenir à jour régulièrement.

Pour en revenir à la lecture que Boy fait de Diderot, j'aimerais citer un extrait de son avant-propos à l'édition d'une autre de ses traductions, un peu antérieure : celle de *Gargantua et Pantagruel*. Vers la fin de cet essai – qui est beaucoup plus volumineux que celui qui précède *Jacques le fataliste* – on peut lire ceci : « Rabelais doit être lu intégralement. Tout raccourci, toute coupure lui enlèveraient ce qui fait l'un de ses charmes : son souffle puissant, la grâce de son langage libre, qui, comme cela se passe en compagnie de „dignes catervaux”, tantôt s'emporte, tantôt paresse. [...] Il serait inconcevable également de „purifier” Rabelais et de cacher d'une feuille de vigne son infantile nudité. Cette débauche de grivoiserie, de gros mots, de jurons recherchés, d'histoires juteuses n'est pas excroissance occasionnelle de l'œuvre de l'auteur : au contraire, elle en fait partie intégrante, elle est un puissant exutoire pour l'homme de la Renaissance lassé d'avoir trop séjourné dans les palais de dame Quintessence »¹⁹.

On voit ici clairement que Boy, lecteur et traducteur, est attiré par l'impétuosité et le naturel de Rabelais, qu'il reconnaît en la vulgarité de sa langue une qualité de style qui rend compte de la personnalité de l'écrivain. En l'interprétant, il s'appuie en grande partie, très certainement, sur une perspective biographique, et très certainement aussi, il manifeste dans son éloge de l'écrivain ses propres préférences, que les moralistes bégueules lui ont volontiers reprochées. La traduction de *Gargantua* est reconnue comme un étalage des possibilités créatives de Boy en langue polonaise libérée de ses tabous en matières charnelle, de physiologie, de naturel : c'est un polonais impudique et en même temps rempli d'humour impétueux, de fantaisie linguistique et de crudité, qui procure grand plaisir au traducteur et aux lecteurs (pas tous, bien entendu).

L'interprétation que Boy fait de Rabelais montre clairement que la littérature française (surtout ancienne) l'intéressait non seulement en qualité d'enseignante du classicisme, mais aussi en qualité d'ensei-

19. T. Boy-Żeleński, *Szkice o literaturze francuskiej*, t. 1, Warszawa 1956, PIW, p. 73.

gnante du rire. Dans l'introduction déjà citée de l'*Anthologie de la littérature française*, on trouve également une apologie du rire français : « Et dans ce rire français, quelle puissance, quel triomphe sur la vie, sur la destinée. [...] Par le rire, par ses revigorantes „immondices”, Rabelais s'expose au bûcher pour en éloigner des milliers de gens ; par le rire, Molière a protégé les générations suivantes de la nuisance du tartufe, de l'abêtissement dû au philosophe, de la mort donnée par le médecin ; par le rire, Voltaire a ébranlé les murs de la prison où l'humanité étouffait, et Beaumarchais a fini de les faire tomber par un dernier éclat de rire. Sans ce rire français, les choses iraient bien mal en ce monde »²⁰.

Boy a bien sûr montré aux lecteurs polonais également d'autres aspects de la littérature française qu'il jugeait très importants dans sa perspective de lecteur et traducteur, mais ce passage sur le rôle du rire est révélateur en ce sens que, s'il présente son importance avec une plaisante exagération, il se rapporte aussi à des œuvres qu'il a traduites dans la première phase de son travail sur la « Bibliothèque de Boy ». La traduction de *Jacques le fataliste* s'inscrit dans cette ligne, et le commentaire du traducteur ainsi que la façon dont il a réalisé la traduction indiquent que Boy a sciemment appliqué cette stratégie de lecture à l'œuvre de Diderot pour en faire ressortir les aspects relevant du domaine du rire, pour imposer à ses lecteurs la conviction de l'aspect « humoristique » prépondérant de *Jacques le fataliste*.

Relisons l'avertissement *Du traducteur* pour voir de quelle manière il parle de l'auteur et de son œuvre (en tenant compte du fait que l'état de ses connaissances est celui du début du XX^e siècle). Il commence par évoquer un extrait du *Journal* des frères Goncourt concernant les mérites de Diderot et comparant son importance à celle de Voltaire. Il montre ensuite Diderot comme philosophe, soulignant son savoir, ses mérites pour l'*Encyclopédie*, ses contacts avec les princes européens et sa popularité. Il constate cependant que ses œuvres savantes ont cessé d'être lues lorsqu'elles ont perdu leur actualité et leur caractère novateur²¹. Et c'est là que survient la phrase révélatrice : « Cependant, par bonheur, parmi ses occupations sérieuses et ses travaux capitaux, il arrivait à Diderot de tirer de sa plume quelque bagatelle, pratiquement inconnue de ses contemporains et de sa pos-

20. T. Żeleński (Boy), *Introduction de l'Anthologie de la littérature française*, op. cit., p. 42.

21. Ici, on pourrait reprocher à Boy d'avoir formulé ce jugement alors qu'il ne connaissait pas l'*Encyclopédie* : comme il l'écrit lui-même dans une de ses études du début des années trente, c'est seulement alors qu'il a eu l'ouvrage entre les mains pour la première fois (bien sûr, on n'est pas obligé de le croire).

térité directe ; et voici que, par une étonnante ironie du sort, ces quelques petits livres sont devenus aujourd'hui le monument le plus durable de son œuvre d'écrivain »²². Boy cite ensuite l'avis de Joseph Reinach, auteur d'une biographie de Diderot de 1894 qui souligne que les œuvres les plus importantes de l'écrivain n'étaient pas répandues de son vivant. Il explique – assez longuement – pourquoi Diderot s'est retenu de publier tout ce qui sortait de sa plume.

Ensuite il souligne la faible réception des œuvres de l'écrivain en Pologne et passe à son commentaire de *Jacques le fataliste* en commençant par l'histoire de ses éditions. Il observe – en se référant à l'avis d'Edmond de Goncourt – l'originalité de l'œuvre en matière d'invention littéraire, et pour souligner le naturel du rendu de la conversation, il cite le passage initial, puis le commente comme suit : « Voici donc l'entrée en matière, et le caprice sous le signe duquel commence le roman accompagnera celui-ci jusqu'à sa dernière page. Un maître et son domestique voyagent à cheval, sans se presser. Pour briser la monotonie du chemin, le domestique, bavard invétéré, raconte l'histoire de ses amours. L'histoire se poursuit jusqu'à la dernière page, interrompue de mille digressions, anecdotes et incidents. [...] Même Voltaire, avec ses petits contes, – le léger, capricieux et ironique Voltaire –, est en comparaison de *Jacques* un modèle d'ordre classique et de continuité »²³.

Le thème suivant des réflexions de Boy est la question du potentiel révolutionnaire de l'œuvre de Diderot. Je le cite une fois de plus : « Mais dans *Jacques le fataliste* se trouvent aussi des éléments d'une autre révolution [non littéraire], d'une vraie révolution qui allait bientôt bouleverser l'ordre ancien de la France. Le grand souffle démocratique de cette œuvre irrévérencieuse envers toute autorité, à côté de sa forte aspiration aux valeurs morales, frisant parfois la sensiblerie, tout cela sur fond de la droiture innée, du calme et du courage du caractère de Jacques font de lui, peut-être sans intention de l'auteur, un symbole de la France populaire en train de naître ; un symbole plus noble et plus sûr que Figaro, son jeune alter ego [...] »²⁴. La comparaison du personnage de Diderot et du héros de la comédie de Beaumarchais est caractéristique. Le maître et son serviteur sont condamnés par Boy à servir d'allégorie de la noblesse et du peuple de France de la seconde moitié du XVIII^e siècle, une allégorie dans laquelle le maître sera ridiculisé. En revanche, toute la portée philosophique de cette relation « maître-serviteur » sera laissée de côté. Il faut bien sûr rappeler que

22. T. Żeleński-Boy, *Od tłumacza*, op. cit., s. 6.

23. Ibid., p. 9.

24. Loc. cit.

cette interprétation de Boy avait un caractère d'introduction à la lecture de *Jacques le fataliste*, de simplification par la vulgarisation, et il ne saurait être question aujourd'hui de lui reprocher de n'avoir pas prévu les interprétations complexes qui ont été faites par la suite de cette œuvre, avec l'évolution des recherches sur Diderot, les nouvelles approches et méthodes.

Il faut en revanche remarquer qu'il a adapté sa traduction à sa stratégie de lecture et d'interprétation de *Jacques*. On peut considérer que cette traduction est partie du principe qu'elle devait être amusante, faire rire, susciter chez le lecteur du plaisir, non pas par la subtilité des considérations philosophiques qu'elle restitue, mais par un humour marqué, se manifestant dans les histoires présentées et augmenté par la façon de les raconter²⁵. Par exemple, le traducteur a renforcé l'expressivité de mots et expressions, s'est servi d'expressions idiomatiques et proverbiales polonaises, a volontiers utilisé le langage familier, obtenant souvent ainsi un effet comique accru. Pour *Jacques le fataliste*, il a régulièrement puisé dans le registre grivois de l'ancien polonais, opération également évidente dans ses traductions de Molière et encore davantage dans sa traduction de *Gargantua*.

Il convient de remarquer également que si Boy a saisi le jeu des conventions littéraires adoptées par Diderot sur le plan de la réflexion esthétique, de sa manière de construire la narration ou de situer le narrateur, il n'a pas, dans sa traduction, rendu compte de la complexité des registres de langue de *Jacques*, de la particularité stylistique imposant au lecteur de s'arrêter sur le discours et de faire attention à sa spécificité. La traduction de Boy se lit couramment, sans rencontrer d'obstacles, impose au lecteur de s'occuper de l'histoire et de chercher à la suivre jusqu'au bout (malgré tous les obstacles et les pièges qu'elle contient sur le plan narratif), mais pas de suivre le « travail sur la langue ». Boy n'a pas compris cet élément spécifique du style de Diderot, ou ne s'est pas rendu compte de son importance, ou encore, a délibérément renoncé à essayer de le restituer en polonais. Cette dernière hypothèse semble la plus vraisemblable. Le contexte évoqué ci-dessus a fait que *Jacques le fataliste* devait devenir pour le lecteur polonais une œuvre amusante, voire comique, quelle que fût la charge idéologique ou la réflexion qu'elle pouvait contenir par ailleurs. Mais

25. Andrzej Siemek a étudié la question en détails dans : A. Siemek, „Invention et traduction: autor des versions polonaises de Diderot », in : Anne-Marie Chouillet (dir.), Colloque international Diderot, 4-11/7/1984, Paris, Aux Amateurs des Livres, 1988. J'en parle aussi dans « Wstep », in Denis Diderot, *Kubuś Fatalista i jego pan*, tr. Tadeusz Żeleński (Boy), ed. E. Skibińska et M. Cieński, Wrocław-Varsovie, Ossolineum, 1997 (Coll. Biblioteka Narodowa).

dans la conception de Boy, qui reconnaissait en Diderot un « dédoublement de personnalité » d'écrivain, avec d'une part un auteur sérieux d'ouvrages scientifiques, et de l'autre un auteur de petits textes écrits pour son plaisir, cette lecture se justifiait entièrement, et même, soulignait la valeur d'une œuvre qui avait su capter l'ambiance de son époque, un « témoignage de bonne humeur », si nécessaire aux temps difficiles dans lesquels la traduction vit le jour.

Je citerai Boy une dernière fois. En 1920, dans l'avertissement *Du traducteur* qui ouvre le volume *Ceci n'est pas un conte*, voici ce qu'il écrit à propos des œuvres qui y sont rassemblées : « Toutes ces petites histoires portent la marque de l'œuvre de Diderot, connue déjà des lecteurs et amateurs de *Jacques le fataliste* : sa vive intelligence qui invite si bien à penser, qui éclaire si bien chaque question sous tous ses angles, de façon si intéressante et si inattendue ; son penchant pour le paradoxe sans reculer devant ses ultimes conséquences ; sa sensibilité, qui par endroits vire dans une sensiblerie pour nous un peu dérangeante, mais si caractéristique de son époque ; enfin – et c'est également caractéristique du XVIII^e siècle – sa verve piquante qui se mêle parfois de façon singulière aux thèmes philosophiques »²⁶.

Cette approche de l'œuvre de Diderot, cette façon de la lire ne peuvent être aujourd'hui considérées comme scientifiques, car elles reposaient sur des conceptions très subjectives. Mais on ne peut en vouloir à Boy de n'avoir pas connu les études littéraires qui ont été écrites sur le sujet, d'avoir laissé cours à sa fantaisie de lecture, et encore moins, d'avoir eu un autre regard que celui d'aujourd'hui. En revanche, il faut avoir conscience que ses traductions de Diderot ont été subordonnées à ses conceptions de lecture non seulement pour son interprétation de cet auteur, mais aussi – comme j'ai tenté de le démontrer – pour son interprétation de toute la littérature française. Or, beaucoup de lecteurs polonais des œuvres de Diderot (et de la littérature française) traduites par Boy n'en ont toujours pas conscience aujourd'hui. Ce serait un sujet à développer.

Boy lecteur de Diderot a monopolisé la lecture de cet auteur en polonais. J'ai essayé d'en présenter les raisons, tout en montrant qu'il ne l'aurait pas fait s'il n'avait pas traduit : une traduction qui est partie de sa vision de lecture, l'a renforcée, et l'a élevée au rang de monument plus durable que l'airain.

Marcin CIEŃSKI

Université de Wrocław

Traduit par Xavier CHANTRY

26. T. Żeleński-Boy, *Od tłumacza, op. cit.*, p. 7.